

PISTES PEDAGOGIQUES :

REFLEXIONS SUR LE TRAVAIL DU TRADUCTEUR

Il est un objectif général sur lequel tout le monde s'accorde : la nécessité de traduire des textes pour les rendre lisibles à ceux qui n'en possèdent pas la langue, pour les faire connaître.

Mais dès que l'on essaie de passer d'une langue à l'autre, des problèmes surgissent :

a) il est difficile de traduire « littéralement » :

- certaines expressions imagées n'ont pas d'équivalent en français : és *magre com un tic-tic saltamarge*, « il est maigre comme un tic-tic saute-talus » (comme une sauterelle dont l'expression catalane décrit à la fois le saut et le bruit)
- des tournures courantes dans une langue sont ressenties comme « lourdes » dans l'autre : par exemple l'usage des subjonctifs imparfaits obligatoires en catalan (ici dans une subordonnée complétive introduite par un passé) : *Ara en Saturnin s'afanyava molt per guanyar-se la vida. Ja no esperava que els clients el vinguessin a trobar a la botiga...*, « Maintenant Saturnin se démenait beaucoup pour gagner sa vie. Il n'attendait pas que les clients vinssent le trouver dans la boutique... » (Joan-Daniel Bezsonoff, *Les amnésies de Déu*)
- pour les textes anciens, le contexte historique et géographique peut être source de difficultés : ainsi dans *Veles e vents* d'Ausiàs Marc, les noms des vents qui menacent la navigation (amoureuse) du poète peuvent être traduits de façon archaïsante ou, au contraire, cités selon leur nom d'aujourd'hui, en particulier le *migjorn*, vent du Sud que l'on confond* de nos jours en Roussillon avec le « vent d'Espagne ». Mais au début du XV^{ème} siècle, pouvait-on à València parler de vent d'Espagne ?

* Le vent d'Espagne, également appelé en Roussillon *Vent d'Alber*, souffle depuis le Sud-Ouest, il ne peut donc pas être « l'ami » du « vent d'Est ».

Migjorn est une dénomination connue en Roussillon que l'on peut traduire en français par vent du Sud ou vent du Midi afin de coller davantage au texte originel et d'éviter d'aller à contre sens...du vent.

Un bref regard sur la rose des vents à València, en bleu, éclaire le sens du poème de March (en marron, la rose des Vents à Perpignan, où *Ponent* se dit aussi, évidemment, *Canigonenc*):



Ces quelques exemples permettent de cerner les problèmes lexicaux, syntaxiques ou contextuels qui se posent au traducteur.

b) il est encore plus difficile de traduire les jeux de mots, les sons (assonances, allitérations), le rythme :

- Dans son *Elogi dels diners*, Anselm Turmeda s’amuse : *per advocat té sent “jo ha’n”*, dit-il dans la dernière strophe :

« Si tu veux avoir du bien sans dommage,
pour avocat prends saint « j’en [ai] »,
toutes choses par lui se font
dans cette vie. »

L’homophonie entre *sant Joan* et *sent « jo ha’n »* (« saint » « J’en ai ») est évidente en catalan. Est-elle traduisible ? On pourra éventuellement rapprocher « J’en [ai] » de « Jean ». Bref, aucune solution n’est vraiment satisfaisante. Ce calembour est pourtant la clé ironique du poème.

- Ce sont évidemment les textes poétiques qui posent avec le plus d’acuité les difficultés de transcription des assonances et des allitérations. Nous prendrons comme exemple *El cant dels ocells* :

Xiuxiueja el pinsà

imite évidemment le sifflement de l’oiseau. La traduction par « susurre » reprend la même onomatopée, mais avec un sens légèrement « assourdi » en français. Il en est de même du nom des oiseaux, souvent calqué sur leur cri en catalan : *la puput i el cucut* sont sans doute les plus célèbres. Mais c’est vrai aussi pour bien d’autres comme « *La garsa, griva o gaig* » (strophe 13). Il a été possible parfois de substituer la couleur au cri :

La cotxa i el bitxac
festegen al manyac
« Le rouge-queue et le cul-blanc
Font fête au doux enfant ».

- Difficile aussi de traduire le rythme, surtout s'il s'agit d'une chanson. Peut-on encore chanter la première strophe *d'El cant dels ocells* ? :

*Al veure despuntar
el major lluminar
en la nit més ditxosa,
els ocellets cantant,
a festejar-lo van
amb sa veu melindrosa.*

si on la traduit littéralement ainsi :

« En voyant se lever
L'étoile la plus brillante
Dans la nuit la plus heureuse,
Les petits oiseaux, en chantant,
Vont la fêter
De leur voix à la douceur du miel. »

Pour les deux premiers vers, à condition d'éliminer « l'étoile », c'est faisable. Mais au vers trois, le « la » du superlatif français est de trop ; au vers quatre, si on veut conserver le nombre de syllabes, il faudrait écrire « Les oisillons », qui a un sens différent, et le gérondif « en chantant » a encore une syllabe de trop. Au vers suivant, la suppression du « a » initial et la traduction de *festejar* par « fêter » enlèvent au contraire deux syllabes.

Pour pouvoir donc chanter, on va glisser doucement de la traduction à l'adaptation, beaucoup plus loin du texte initial, mais tellement plus près du rythme et des sonorités. C'est ce que les traducteurs appellent « une belle infidèle » :

« En voyant se lever
L'étoile la plus brillante,
Dans la nuit si joyeuse,
Les petits oiseaux chantent,
Et vont lui faire fête,
De leur voix mélodieuse. »

Cette fois-ci, on peut chanter, moyennant l'élision du « e » final de « étoil' » et, plutôt que de traîner sur la diphtongue peu euphonique en français de « voix/a » (2 notes), en reportant le phrasé du dernier mot « mé-lo-di-eu-se » (diérèse pour un mot moins connoté péjorativement en français que « mielleuse ») sur les cinq dernières notes.

Conclusion : Pour passer d'une langue à l'autre, le texte initial est toujours transposé, plus ou moins selon le projet du traducteur, les goûts de ses lecteurs, des critères esthétiques ; tout le monde connaît le célèbre « traduttore, traditore », si utile pour démontrer que toute traduction est donc, de fait, une réécriture. Elle impose des choix (versions archaïsantes ou modernisées, plus ou moins fidèles, passage parfois des vers à la prose). Quand un auteur traduit lui-même son propre texte, il peut aussi ne pas vraiment réussir sa transposition : on peut être un excellent poète et un traducteur moyen, ou un excellent traducteur et un médiocre poète, parce que, d'une langue à l'autre il y a tout

un espace d'appropriation de l'écrit que le meilleur des traducteurs ne réussira presque jamais à combler complètement. Rares sont ceux (ils existent néanmoins) qui réussissent ce tour de force.

Louis Pastre, instituteur, donne en 1907 dans la *Revue Catalane* des conseils qui nous serviront de conclusion pour ces généralités sur la traduction de textes catalans : « Que les élèves studieux de nos écoles s'exercent à trouver, à la fois, la pensée de l'auteur, la correction française et le génie de la langue catalane, et ils s'apercevront bien vite de l'excellence du travail que nous leur proposons. »

PISTE PEDAGOGIQUE : une bonne entrée en matière peut consister à comparer différentes traductions existantes d'un même passage. Généralement, tous les problèmes soulevés, que nous avons essayé de classer, surgiront très vite.

Voici, à titre d'exemple, le début de *Lo dous cossire*, de Guillem de Cabestany, tel que le présente Gérard Zuchetto dans *Le livre d'or des troubadours*, éditions de Paris, 1996 :

Lo dous consire	que.m don'amors soven
donna.m fai dire	de vos manhts ver plazen
pensam remire	vostre cors car e gen
cui eu dezire	mais que no fatz parven
e sitot me deslei	
per vos, ges no.us abnei	
qu'ades vas vos soplei	
ab fina benvolensa	
domna en cui beutatz gensa	
manhtas vetz oblid mei	
qu'eu lau vos e mercei.	

Totz temps m'azire	l'amors que.us mi defen
s'eu ja.lh cor vire	ves autr'entendemen
tout m'avetz rire	e donat pensamen
pos greu martire	nuls om de mi no sen
car vos qu'eu plus envei	
d'otra qu'el mon estei	
dezautorc e mescrei	
e dezam en parvensa	
tot quan fatz per temensa	
devetz en bona fei	
penre, neus quan no.us vei.	

Il y a déjà des comparaisons à faire au niveau de la transcription du manuscrit, de la mise en page et de l'absence de ponctuation restituée, par rapport à l'établissement du texte fait par Gérard Gouiran et publié dans l'*Anthologie*.

Nous donnons maintenant trois traductions supplémentaires à comparer avec celle de Gérard Gouiran, toujours dans l'*Anthologie* :

Traduction de Gérard Zuchetto :

La douce pensée que me donne l'amour, souvent madame, me fait dire de vous maint vers gracieux. En méditant je contemple votre corps précieux et séduisant que je désire plus que je ne le fais voir, et quand même je m'éloigne à cause de vous, je ne vous renie point. Toujours devant vous je supplie avec fidèle amour, dame en qui la beauté s'embellit maintes fois, je m'oublie moi-même car je chante vos louanges et je vous remercie.

Que toujours me haïsse l'amour qui vous défend de moi si jamais je tourne le cœur vers une autre préférence, vous m'avez pris le rire et donné la tristesse. Un plus grand martyr, nul homme que moi ne peut le souffrir car vous que je désire plus qu'aucune autre au monde, je vous désavoue et renie, et cesse de vous aimer en apparence. Tout ce que je fais par crainte, vous devez en bonne foi le prendre, même quand je ne vous vois pas

Traduction de Pierre Puiggari dans *Grammaire catalane française à l'usage des français*, Perpignan, 1852 :

La douce rêverie
Où me jette l'amour
M'inspire nuit et jour,
Pour vous, beauté chérie,
Maints couplets gracieux.
Nuit et jour, à mes yeux
De mille attraits brillante
Votre image est présente ;
Et nourrit dans mon cœur
Une flamme secrète
Dont je chéris l'ardeur,
Quoiqu'elle ne promette
A mes vœux nul bonheur.
C'est pourtant à vous seule, à vous, femme accomplie,
Que m'attire un sincère et vif attachement
Tel que, plus d'une fois, moi-même je m'oublie,
Lorsque dans quelque chant
Je vous célèbre ou vous supplie.
L'Amour qui vous dérobe à mes brûlants désirs
Me fait souvent éprouver sa colère ;
Si pour tout autre objet je me laisse distraire :
Vous m'avez interdit la joie et les plaisirs
Et me rendez la vie amère.
Hé, quel mortel vit-on jamais
Souffrir un si cruel martyr !
Moi qui vous aime plus que tout ce qu'on peut dire,
En tout lieu je vous méconnais,
Vous désavoue et vous dédaigne :
Mais, sur la foi, prenez-en bonne part
Ce que la crainte, hélas ! exige que je feigne,
Même quand je ne puis l'expliquer d'un regard.

Traduction de Renada-Laura Portet (vers 1 à 4 et vers 16 à 21), complétée par Mary Sanchiz (vers 5 à 20) :

1	La douce peine que me donne Amour, souvent Me fait dire de vous, Dame, maint vers plaisant. En pensée je m'attarde à contempler votre corps précieux et beau, Que je désire beaucoup plus que je ne le fais voir.
5	Et même si je m'éloigne A cause de vous, je ne vous renie pas. Toujours, devant vous, je vous supplie, Avec mon fidèle amour, Dame en laquelle la beauté se surpasse,
10	Maintes fois je m'oublie moi-même Car je vous loue et je vous remercie. Que toujours me haïsse l'amour qui, de moi, vous défend Si jamais je tourne mon cœur vers une autre complicité, Vous avez pris mon rire et donné la mélancolie.
15	Plus grand martyr que moi aucun homme ne souffre, Car vous que je désire plus qu'une autre femme qui soit au monde Je fais celui qui vous renie et désavoue, Et cesse de vous aimer :
20	Tout ce que je fais par crainte Vous devez, en bonne foi, Le prendre, même quand je ne vous vois pas.

PROLONGEMENTS :

On considère en général que dans le dernier vers de la strophe précédente le troubadour s'est trahi : Guillem ne voit pas sa Dame, c'est donc qu'elle est recluse, ainsi du moins l'interpréta, dit-on, le mari soupçonneux qui avait enfermé sa femme dans une tour.

*Dès lors, de chanson en chanson, le malheureux troubadour va continuer à essayer de chasser les soupçons ; il va même envisager, du fond de sa détresse et sans succès, de pouvoir en aimer une autre. Mais le mari jaloux eut sans doute le dernier mot, et, même si le pauvre Guillem ne fut pas tué ou mangé, il dut probablement s'exiler, comme le laisse à penser sa dernière chanson (texte cité par Renada-Laura Portet in *Aspects de l'Edat Mitjana a Catalunya nord*, Ceddac, 1994) :*

Mout m'alegra douza vos per boscaje,
Can retentis sobra.l ram qui verdeia,
E.l rossignols de son chantar chandeia
Josta sa par el bosc per plain usaje,
Et aud le chant de l'auzel qui tentis,
Don mi membra.l douza terra e.l pais
E.l benestar de ma domna jauzia,
Don mi dei ben alegrar, s'eu sabia. [...]

Va te.n, sospir, en loc de fin messatge,
Dreit a mi don o totz bons pretz s'autreia,
E digatz li que autre no m'enveia

Ni.m stau aclin vers autre seingnoratge ;
Can mi membra son bel oill e son vis,
A pauc no.m mor can de lei me partis. [...]

E si volez qu'eu vos diga son nom,
Ja non trobares alas de colom
O no.l trovez escrig senes falenza ;
Mais an lezer en monstre cognoscenza

Traduction de Renada-Laura Portet :

Comme elle me réjouit cette douce voix à travers le bocage,
Quand elle retentit sur le rameau verdoyant,
Et que le rossignol fait le galant en chantant
Près de sa compagne, dans le bois, comme il est de doux usage ;
Et quand j'entends le chant de l'oiseau qui retentit,
Cela me rappelle ma douce terre et mon pays,
Et la perfection de ma gracieuse dame ;
Je devrais bien en être heureux, si j'en étais capable. [...]

Va-t-en, soupir, en lieu et place de fidèle message,
Droit chez ma dame où toutes les qualités sont présentes,
Et dis-lui qu'aucune autre femme ne m'attire,
Pas plus que je ne me trouve enclin à autre vasselage.
Quand je me souviens de ses beaux yeux et de son visage,
Pour un peu j'en mourrais au moment de me séparer d'elle. [...]

Et si vous voulez que je vous dise son nom,
Vous ne trouverez point aile de pigeon
Où vous ne le trouviez écrit sans faute ;
Mais en lisant, je vous en livre connaissance.

Les quatre derniers vers de cette ultime chanson se présentent comme une énigme. Le poète semble y avoir enfermé le nom de sa dame. Personne encore n'a vraiment réussi à l'identifier indubitablement. Malgré toutes les hypothèses, et ce, dès le Moyen-Age, le gentil troubadour a emporté avec lui son secret.